

CHAPITRE XV

Expédition de Hanssens, Nilis et Grang. — Visite à Makito. — Le docteur de N'tombo-Mataka. —
Les occupations de Nilis à Manyanga-Nord.

DEU de mois avant l'arrivée de Gillis à Boma, le lieutenant Van de Velde (Liévin), du 8^{me} d'infanterie, et Destrain (Edmond), ancien officier de l'armée belge, tentaient, sous les auspices du Comité d'études, une expédition à la côte maritime du Congo, sur le vaste territoire qui s'étend du cours inférieur du grand fleuve jusqu'à l'embouchure du Kouilou. Nous réserverons un chapitre spécial aux tentatives de ces explorateurs et de ceux qui les suivirent dans cette région; nous reprenons ici le récit des tra-

vaux et des découvertes effectués sur les bords du Zaïre par nos vaillants compatriotes.

Le 8 mars 1882, le port de Banana présentait une animation plus facile à concevoir qu'à décrire; le *Roquelle*, puissant steamer, avait débarqué dans cette ville des hommes d'action, jaloux de s'illustrer en marchant sous la bannière bleue de l'Association internationale: les uns devaient accomplir la mission laborieuse de maintenir, de garder, de développer, de rendre plus féconde l'œuvre réalisée par les premiers agents du Comité d'études; les autres allaient accomplir la tâche difficile mais glorieuse, de continuer cette œuvre, de rattacher par une communication régulière l'embouchure du Congo au lac Tanganika, réservoir initial du fleuve, de découvrir d'immenses territoires, d'inculquer à des millions d'hommes les principes rudimentaires de la civilisation.

Au nombre de ces hommes nouveaux qui vont défendre ou planter sur les rives du fleuve désolé par les raids des chasseurs d'esclaves le drapeau de l'humanité, l'armée belge est représentée par une poignée de braves:

Hanssens (Edmond), capitaine adjoint d'état-major; officier éminent considéré comme un des hommes sur lesquels l'armée, le pays, pouvaient fonder les meilleures espérances; cœur d'or, intelligence d'élite, grand caractère, esprit droit et éclairé, érudition, sentiment du devoir, dévouement, abnégation, constitution robuste, taille élevée, belle prestance, aspect imposant: telles sont les qualités morales et physiques qui devaient faire de Hanssens le type accompli de l'explorateur civilisateur.

Son passé remarquable annonce son avenir brillant. A dix-huit ans, il sort de l'École militaire, passe quelques années au régiment, et reste ensuite longtemps attaché à la brigade topographique du génie.

Entré à l'École de guerre au début de cette institution, il en sortit l'un des premiers de sa promotion malgré l'obstacle apporté à ses études par une maladie grave, le typhus, dont il fut atteint à cette époque.

Il fut ensuite nommé répétiteur d'art militaire à l'École d'application. C'est le seul officier d'infanterie qui ait jamais été chargé de faire un cours aussi important à de futurs officiers d'armes spéciales;

Nilis, (Arthur), lieutenant adjoint d'état-major, répétiteur à l'École militaire, alliant aux qualités physiques les dons précieux du cœur et de l'esprit, la franchise et la loyauté du soldat, l'amour du devoir qui sait aller jusqu'au sacrifice absolu et ignoré, la générosité, l'affabilité, la bonté;

Grang (Nicolas), sous-lieutenant au régiment des carabiniers, caractère résolu, surnommé le « Mongol » à cause de son type, admirateur enthousiaste de l'œuvre africaine, n'hésitant jamais devant l'exécution d'un

ordre reçu, dussent les dangers, les périls, les fatigues à encourir exiger le sacrifice de la vie.

Ces nouveaux coopérateurs de l'Association internationale, choisis dans les rangs de l'armée belge, d'une institution d'élite, rencontraient à Banana plusieurs de leurs compatriotes :

Roger, récidiviste incorrigible de l'exploration africaine, dont le nom synonyme de bravoure, d'expérience du voyage, de philanthropie, de science, est déjà inscrit dans les pages de l'Histoire des Belges à la côte orientale : Amelot, ingénieur-mécanicien, ex-employé au ministère des travaux publics, qui joignait aux aptitudes physiques de l'explorateur le talent « civilisateur » de musicien et devait égayer plus tard chacune des stations visitées par les airs les plus variés d'accordéon et d'ocarina ; les deux Van de Velde (Joseph et Liévin), dont nous avons signalé l'arrivée antérieure au Congo.

Un Allemand, M. Peschuel-Lösche, docteur en sciences naturelles, missionné par l'Association rejoignait le 10 mars à Banana le groupe des explorateurs belges.

Bientôt ces hôtes de passage délaissaient les délices relatives de la ville de Banana, remontaient le fleuve et se séparaient suivant les exigences du devoir à remplir.

Le 20 mars, Nilis et Grang s'arrêtaient à Vivi, où Callewaert leur fit une réception cordiale. L'Américain Sparhawk, ex-chef de cette station, était parti depuis plusieurs mois, sans autorisation préalable ni de Stanley ni du colonel Strauch, oubliant même, soulignait-on, de régler ses comptes. Cet « incident » regrettable pour l'Association avait valu à l'Allemand Lindner la nomination de chef de la station de Vivi ; quant à Orban, il était chargé de la mission bien rude de diriger les caravanes de transports entre Vivi et les stations du bas et du moyen Congo.

Les nouveaux venus furent présentés au roi nègre du district, le souriant Massala (ce souverain devait en 1885 figurer à l'exposition d'Anvers), qui leur fit part de certains bruits de guerre probable venus d'Issanghila.

Cette nouvelle décida Nilis à quitter Vivi dès le lendemain. Le lieutenant à qui se joignirent les deux Van de Velde à peine arrivés, partit à la tête d'une caravane armée pour porter secours à la station menacée, d'après les dires de Massala.

Le départ eut lieu vers deux heures du soir ; en route, la chaleur était suffocante, les marcheurs souffraient d'une transpiration pénible. L'aspect des berges montagneuses était celui de la désolation ; çà et là quelques massifs de graminées verdoyantes, des troncs d'arbres dirigeant vers le

ciel des branches dénudées, comme tordues par la souffrance ou le désespoir. Sur cette beauté effrayante planait ce quelque chose d'indéfinissable, de mystérieux, cet *on ne sait quoi* qui caractérise l'Afrique.

Vers six heures, à l'heure traditionnelle du coucher du soleil, ardemment désiré, on dressait le camp près du village où régnait le suzerain de Massala, nommé Vivi Mavoungou. Ce petit homme trapu, affligé d'un pied bot, est aussi un makoko ; il apporte aux Européens deux poules et du vin de palme, et reçoit en échange des marcheurs satisfaits du gin et une moanda.

Vivi Mavoungou regarde de travers Nilis et les Van de Velde, d'un air de féroce bravade qui voudrait vainement être un air aimable et obséquieux. Il est affublé d'un uniforme de soldat d'infanterie de marine anglaise ; son bonnet phrygien en tricot est aux couleurs françaises, son caleçon de nuance multicolore rappelle le pavillon américain. Ses ministres sont aussi étrangement vêtus ; l'un d'eux, aux traits flétris, aux yeux égarés indiquant des habitudes d'ivrognerie, a déguisé son torse sous les plis d'une ample jupe de laine écarlate, et enfoncé sur sa tête grise un vieux chapeau de soie qui depuis longtemps ne connaît plus le coup de fer.

Au résumé, ces gens grotesques sont affables à leur manière ; moins désagréables que les moustiques, ils se retirent assez tôt dans la nuit pour laisser les voyageurs à la recherche du sommeil. Les insectes ailés refusèrent à Nilis et à ses compagnons cette douce satisfaction.

Le 22, après quatre heures de marche à travers les hautes herbes massées sur les montagnes à croupes arrondies, on rencontra à Gangila les *tchimba*, secte maçonnique, au corps peinturluré de blanc et entouré d'une crinoline faite d'herbes. Cette association religieuse, au sujet de laquelle il est difficile de préciser nos renseignements, paraît exercer une action justicière sur les profanes du district de Vivi ; les affiliés ont leurs initiations, leurs mots de passe, leurs signes de reconnaissance, leurs rites magiques et leur doctrine particulière ; leur but ne peut être défini ; ils punissent parfois les crimes par l'intermédiaire d'individus masqués, mais leurs pratiques se réduisent à de simples mascarades, leurs convictions sont nulles, leurs croyances tendent à la monolâtrie.

Le 26, Nilis et Joseph Van de Velde, précédant la caravane, saluent les habitants d'Issanghila-Station.

Janssen n'était plus là ; appelé par Stanley, le vaillant officier courait au delà du Pool, pour y fonder la station de Msuata.

Le chef actuel est Swinburne ; son étonnement, en apprenant les prétendus bruits de guerre contre Issanghila, allonge sa face britannique et rassure les voyageurs.

Orban et Amelot étaient depuis deux jours hébergés à la station ; le 28, ils partaient avec Nilis sur le *Royal*, en destination de Manyanga-Nord.

Cette traversée, effectuée par environ 70 ou 80 degrés de chaleur, indisposa les passagers.

Nilis, débarqué le 6 avril à Manyanga, fut en proie à de douloureux accès de fièvre qui cessèrent après huit jours d'absorption de quinine, de ca-



LE LIEUTENANT NILIS.

ramel, d'ipéca, de camomille ; inutile d'ajouter que Harou, chef de station, avait réservé au malade une réception empressée et qu'il lui témoigna les soins les plus dévoués.

A cette époque, de sinistres rumeurs planaient sur la contrée qui s'étend entre Manyanga et le Stanley-Pool, des deux côtés du fleuve. Une des caravanes établissant les communications entre les stations de Léopoldville et de Manyanga avait été attaquée par des indigènes de la rive gauche censément gouvernés par le roi Luteté.

Les Zanzibarites qui la composaient, voyant quatre de leurs compagnons tomber blessés par les projectiles des assaillants s'étaient cruellement vengés en pillant et brûlant un village et emmenant comme prisonniers des femmes et des enfants.

Le village de Luteté, situé en amont de N'tombo-Mataka, commande la route de l'ivoire entre le Stanley-Pool et les marchés de San Salvador et d'Ambrizette. Son roi, jeune, riche et puissant indigène, est très entreprenant ; forme lui-même et accompagne à la côte des chimboucks pour prélever d'énormes bénéfices sur la vente des denrées transportées. Enrichi par le trafic, Luteté ne mérite pas l'épithète de parvenu ; son ostentation est limitée, son plus grand luxe consiste à collectionner des gravures du « Graphic » ou des bouteilles vides de soda-water ; sa favorite, la plus jeune de ses épouses légitimes, est loin d'être belle, mais Luteté a pour elle une immense affection qui croît chaque année avec le nombre de sa famille ; car Luteté, comme un commerçant se réjouit en recevant à des prix très modérés une marchandise d'un écoulement certain et lucratif, se pâme de joie, d'espérances, à la naissance d'un enfant.

Père dénaturé, âme vénale, Luteté abandonne un à un chacun de ses rejetons aux blancs des factoreries de la côte, pour le moindre bibelot qui brille et le fascine.

Tel est le personnage qui venait à Manyanga réclamer, vers le milieu du mois d'avril, des dommages et intérêts pour les dégâts et les razzias effectués sur ses domaines par la caravane zanzibarite.

Harou et Nilis, à qui une enquête minutieuse sur l'incident amenant ce makoko ne laissait aucun doute touchant la culpabilité des sujets de Luteté, refusèrent énergiquement de lui accorder autre chose que la restitution des prisonniers.

Le plaignant remercia les blancs, en esquissant sur ses lèvres un sourire contraint, puis il s'éloigna la rage au cœur, semant sur son passage des paroles de haine et de rébellion.

Mlongo, roi de Dandanga, Makito, l'homme aux six doigts à chaque pied, chef d'une tribu de la rive gauche, Matari et tous les chefs des districts limitrophes de Luteté, dont les noms importent peu à l'histoire, ourdirent des complots, des conjurations contre le repos des mundelés.

Le 20 avril, Harou recevait de Stanley l'ordre formel de retourner en Europe ; le terme de son engagement devait échoir en août, mais les rudes épreuves d'un séjour prolongé à Manyanga-Nord, l'une des stations les plus insalubres du bas Congo, affaiblissaient chaque jour le lieutenant qui refusait de s'en apercevoir.

Harou remit le commandement de la station à Nilis, et quitta Manyanga-Nord au grand regret de ses compagnons blancs dont il s'était concilié la complète amitié, et du personnel noir attaché depuis longtemps à un chef à qui la justice la plus impartiale dictait les récompenses ou les punitions, la douceur ou la sévérité.

Le départ de Harou coïncidait avec le retour de Valcke en Afrique. Le lieutenant du génie, que nous avons vu partir pour l'Europe après la mort de Nève, revenait sur le champ de bataille de l'exploration et de la conquête africaine, avec l'empressement du soldat qui, guéri de ses blessures, se hâte de rejoindre le poste où le danger l'appelle, mais où la gloire lui sourit.

Valcke, nature décidée, caractère énergique, figure mâle possédant au plus haut degré le coup d'œil pour les entreprises en Afrique, était appelé à commander aux côtés de Braconnier la station de Léopoldville; Grang devait être son second, son bras droit : tous deux faisant route vers leur destination touchaient à Manyanga le 21 avril 1882.

Deux routes différentes conduisaient, comme on sait, de Manyanga-Nord à Léopoldville : l'une, longeant la rive nord ; l'autre, la rive sud du Congo.

Depuis plusieurs semaines, les caravanes des explorateurs passaient indifféremment par ces deux voies difficilement praticables, en raison de l'hostilité manifeste des indigènes. Les menées de Luteté, et plus particulièrement les ballots de marchandises transportés par les caravaniers, réveillaient les instincts belliqueux et envieux des nègres.

La patience et la prudence étaient recommandées aux pionniers européens qui marchaient de pair avec les caravanes, composées principalement de Zanzibarites obéissant à ceux de leurs compatriotes tels que Susi, Wadi-Réhami, Oulédi, anciens compagnons de Stanley, rompus aux pratiques de la marche à travers les districts riverains du Congo.

Le 27 avril, Nilis, informé de l'approche d'une armée de trois cents indigènes recrutés par Luteté et Makito, retient à Manyanga une caravane près de partir pour Léopoldville ; il expédie en outre le *Royal* vers Issanghila pour demander du renfort au chef de cette station.

La demande de Nilis fut reçue par Hanssens. Le capitaine, retenu depuis plusieurs jours par la fièvre, entraît à peine en convalescence ; après lecture de l'avis de son compatriote, il rassembla une faible escorte et partit pour Manyanga. Peu soucieux de sa santé chancelante, il doubla les étapes, s'arrêtant peu ou point pour prendre du repos ; éreintant ses porteurs incapables de concevoir le motif des marches forcées. Hanssens croyait

voler au secours de Nilis. Son étonnement fut inexprimable devant la tranquillité parfaite qui régnait aux abords de Manyanga.

Luteté et Makito avaient manifesté platoniquement leur mauvaise humeur; eux et la meute qu'ils menaient s'étaient contentés d'aboyer de loin contre les serviteurs de la station occupés sur les flancs de la colline de Manyanga à des travaux de culture. Ce fut tout.

L'arrivée de Hanssens n'en fut pas moins bien accueillie à Manyanga-Nord. Le capitaine y devait séjourner plusieurs mois pour conquérir les districts avoisinants, au protectorat de l'Association.

En août 1882, la station accorda l'hospitalité à des agents de passage, Peschuel-Lösche, Teusch, qui partirent le 18 du même mois, pour se rendre à Léopoldville.

Le départ d'une caravane était un incident presque journalier de la vie des habitants de Manyanga. Cependant Nilis, Hanssens, Orban, Callewaert, toute la colonie belge s'intéressa vivement à la composition de l'escorte des Allemands et à l'itinéraire qu'ils devaient suivre.

La pacification de la contrée était un mythe. Luteté, Makito sur la rive gauche, n'avaient pas osé affronter les chances d'une attaque contre la garnison coalisée de Manyanga-Nord, mais ces bravaches n'hésiteraient pas à livrer bataille à un faible convoi traversant leurs territoires. La route nord, par Mpakambendi, Mowa, offrait, croyait-on, moins de dangers.

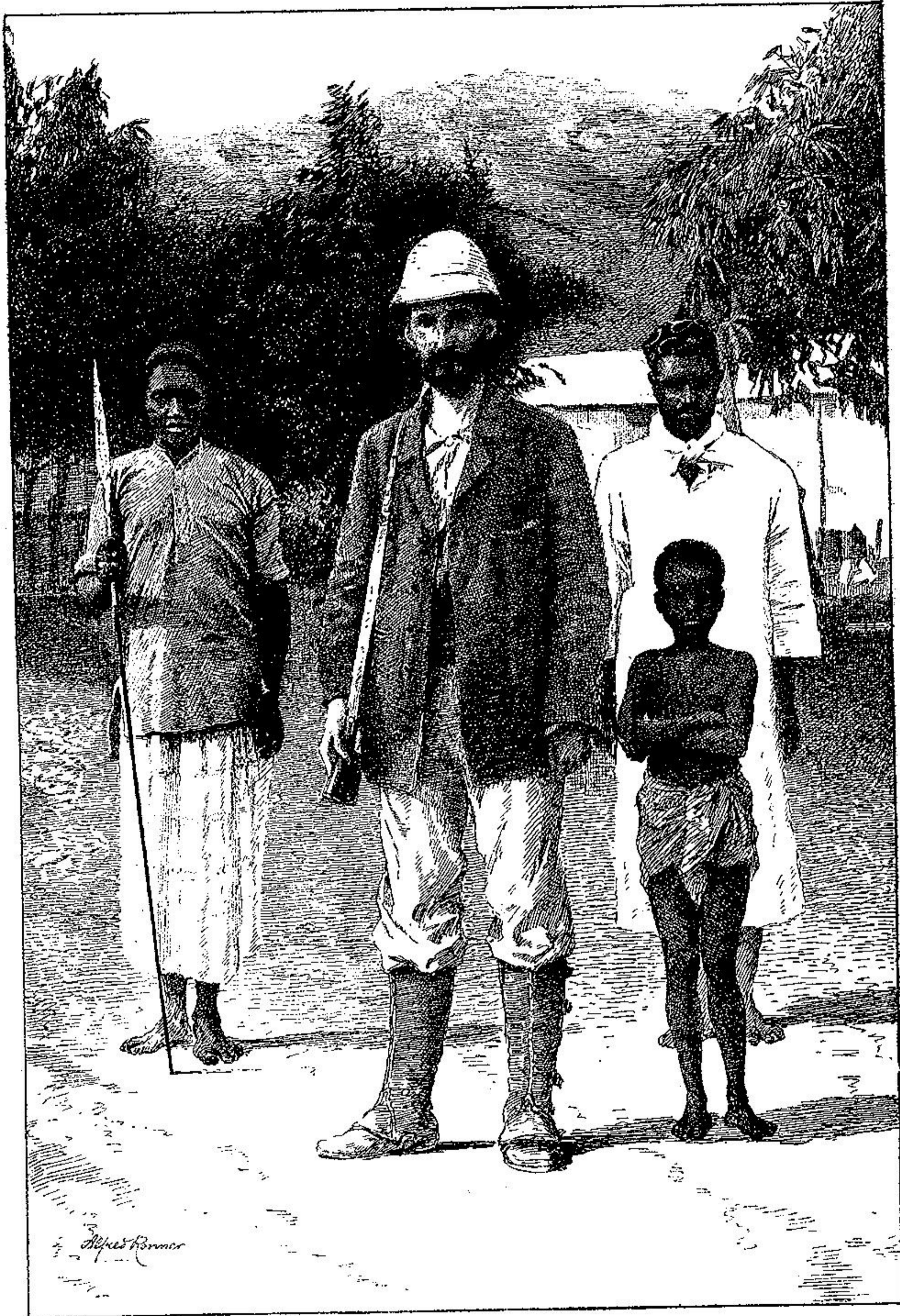
Le docteur Peschuel et son compatriote résolurent donc de suivre cette seconde voie, avec une caravane composée de dix-sept Zanzibarites et de sept Kabindas bien armés. La petite colonie belge accompagna les partants jusqu'au haut du mamelon commandant la route à suivre; la séparation donna lieu à un échange de vœux et de souhaits.

Le même soir, Nilis envoyait un ambassadeur au village de N'tombo-Mataka pour prévenir les chefs indigènes que les mündelés rendraient le lendemain visite à Makito.

Le 19, à la première heure, Hanssens, Nilis et Callewaert, laissant à leur compatriote Orban la surveillance de la station, se mettaient en chemin avec une escorte de quatre Zanzibarites et quatre Kabindas, porteurs de vivres, trois interprètes et le garçon de Hanssens.

Les trois pionniers belges allaient bravement au-devant d'un ennemi de la veille avec douze hommes, et n'emportant pour toutes armes que des fusils de chasse et des revolvers.

Nilis ouvrait la marche entre deux Zanzibarites, le fusil en bandoulière, dans le costume obligatoire de l'explorateur au centre africain : culotte blanche, chemise de flanelle, ceinture de flanelle rouge,



NILIS PARTANT POUR N'TOMBO-MATAKA (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

veston de serge bleue, casque de sureau, coiffure anglaise en usage sous les latitudes tropicales.

Les explorateurs passèrent le Congo en pirogue et s'engagèrent sur la rive gauche, dans l'étroit passage libre le long du fleuve au pied des monts.

Peu après, cessant de côtoyer le Congo, ils s'enfoncèrent dans les terres en suivant un vallon raviné coupé par un ruisseau qu'il fallut traverser, et franchirent successivement deux petites montagnes à croupe arrondie.

La chaleur était excessive, une atmosphère de plomb enveloppait la région parcourue. L'aspect du pays était désolant, par suite de la coutume des indigènes d'incendier en août les herbes et les graminées. Qu'on se figure un pays de montagnes noirci par le feu, des blocs de rochers énormes tout calcinés, çà et là, au bord de l'eau, près des huttes habitées, des ceintures d'arbres verts sauvés de l'incendie et des arbustes bien feuillus s'échappant des interstices des rochers.

Du sommet de la seconde montagne, les marcheurs entrevirent N'tombo-Mataka; à gauche de ce village et plus rapproché des marcheurs, un groupe de huttes : Banza-Kimboukou était noyé dans le feuillage enchevêtré des palmiers et des bananiers.

Dans cette localité, un vieux chef est mort la veille : les blancs sont les témoins obligés d'une cérémonie sauvage, conséquence de ce décès. Les habitants du village, à l'exception des esclaves, sont soumis à l'épreuve du poison.

Les sorciers de profession président à ces ordalies ; ils ont composé sous les yeux de la foule un breuvage empoisonné que prennent volontairement en quantités égales, d'abord les plus proches parents du défunt, ensuite tous les hommes libres de l'endroit.

Cette boisson produit une folie passagère ; ceux qui en ressentent le plus les accès, qui ne peuvent rendre le poison aussitôt avalé, sont considérés comme coupables de la mort du chef ; on les laisse mourir des suites du venin et, si la mort n'est pas assez prompte, les assistants, sur l'ordre des sorciers, se font les bourreaux de ces prétendus coupables.

Cette pratique donne lieu, comme on doit bien le penser, à de terribles vengeances.

Il eût été imprudent de la part de Hanssens et de ses compagnons non seulement de s'opposer d'une façon quelconque à ces hideuses scènes d'empoisonnement, mais encore de ne pas approuver la conduite des sorciers.

Aucune des populations du Congo, on peut même dire de l'Afrique

depuis le Sénégal jusqu'à l'Orange, n'admet que la maladie ou la mort puisse avoir des causes naturelles. Si un homme libre tombe malade ou meurt, cela provient soit des âmes de l'autre monde dont l'une est spécialement désignée par la rumeur publique, soit d'êtres vivants qui pour parvenir à leurs fins ont employé des sortilèges. De là ce barbare recours à la divination, cette intervention des sorciers, gens habiles à fabriquer des drogues, des doses de simples toujours empiriques, mêlés d'ingrédients vénéneux ou inoffensifs, administrés suivant l'individualité des suppliciés volontaires.

Durant l'épreuve du poison, le cadavre du chef, attaché à une longue perche, gisait au milieu de l'assistance ; les ordalies terminées, on le déplaça, on le ramena dans la hutte, ex-propriété du défunt, pour pratiquer sur lui des opérations spéciales, au bruit des détonations multiples des fusils à silex.

On soumit tout d'abord le corps à l'action du feu, pour le sécher ; ensuite on l'ensevelit dans des étoffes multicolores, et on l'escorta, avec quantité de momeries et de cris discordants, jusqu'à la tombe creusée dans un champ voisin, où on l'enterra, en entassant par-dessus de la terre, des pierres, du bois, des morceaux de faïence, de la paille, etc.

Les blancs poursuivirent leur route, et arrivèrent en quelques minutes au village de N'tombo.

Des groupes de deux, trois ou quatre huttes, éparpillés au milieu des traditionnels palmiers et bananiers, composent la capitale de Makito.

Les huttes, uniformément construites en tiges de palmier et d'herbes variées, s'élèvent à peine d'un mètre cinquante centimètres au-dessus du sol ; elles sont plus longues que larges, à base rectangulaire, à toiture à double pente. Les portes basses et étroites en sont masquées par une sorte de tambour déroulé tissé de fibres de palmier : elles sont ornées des m'kissi, dieux lares, de morceaux d'os, d'assiettes, de journaux illustrés ramassés aux abords des stations, de cornes d'antilopes, etc.

Entre les groupes de huttes s'étendaient des espaces de terrain cultivés, où les plantes de tabac mêlaient leurs feuilles vertes et soyeuses aux tiges du manioc, aux arbres à pois plus hauts qu'un homme.

Au centre de l'agglomération, un vaste espace circulaire, ombragé par un seul bombax gigantesque, sert de forum aux indigènes de N'tombo-Mataka.

Adossé au tronc du bombax, Makito, entouré de son peuple et assis sur une natte, reçoit les visiteurs.

Hanssens, Nilis et Callewaert défilent tour à tour devant le royal personnage impassible, pour échanger avec lui des poignées de main.

Les blancs s'assoient ensuite en face de Makito : Nilis sur la canne-chaise de Hanssens, ce dernier sur un pliant, et Callewaert sur une caisse d'emballage.

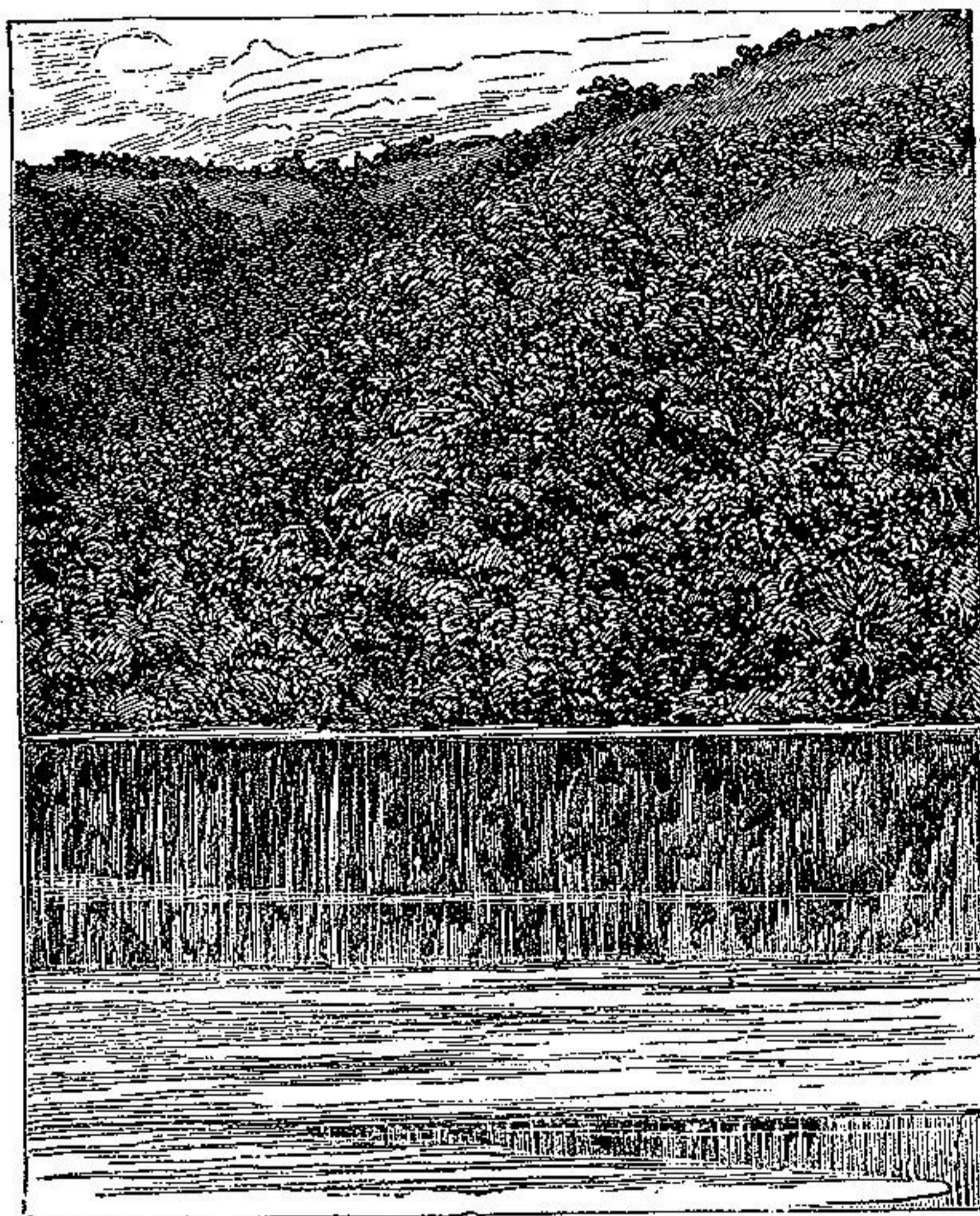
Sur l'ordre de Hanssens, un Kabinda plante un bambou entre les futurs interlocuteurs; le drapeau bleu à l'étoile d'or est déployé à l'extrémité de cette hampe improvisée. Hanssens s'apprête à entamer la conversation.

En ce moment des coups de feu partent des abords de la place, un Zanzibarite blessé tombe sanglant au côté de Callewaert. Les blancs se lèvent; Zanzibarites et Kabindas crient vengeance, Makito et son peuple jurent par tous les fétiches qu'ils ne sont pas les instigateurs de cet odieux méfait.

L'émoi est indescriptible, la foule se rue du côté où la détonation avait éclaté. Un ignoble individu, dans un état complet d'ivresse, dégouttant de bave et de sueur, tombé dans un champ de manioc voisin de la place, était l'auteur inconscient de l'accident survenu.

A l'effroi momentané des blancs succéda presque immédiatement le sentiment de l'humanité, la pensée de secourir le blessé.

Hanssens et Nilis invoquèrent leurs connaissances chirurgicales pour extraire les projectiles, têtes de clous, fragments de cuivre, qui devaient sans aucun doute avoir pénétré le derme du Zanzibarite. A la grande surprise des chirurgiens improvisés ce furent des grains de plomb qu'ils réus-



FORÊTS SUR LES RIVES DU FLEUVE.

sirent à enlever, non sans avoir charcuté le malheureux ; « charcuté » est le mot, car il fallait passablement tailler et entailler pour arriver au derme du patient, vu l'épaisseur extraordinaire de son épiderme.

La vue du sang répugne aux noirs ; aussi les camarades du Zanzibarite, sans songer à consoler le blessé, se mirent-ils à pleurer, à grincer des dents, à gémir, à crier que le pauvre diable allait mourir, etc., tant et si bien que celui-ci, pris d'une peur indicible, refusa catégoriquement de se laisser opérer davantage par les deux officiers.

Les seigneurs de N'tombo, témoins jusque-là attentifs et silencieux de la cure, offrirent spontanément les services du docteur-féticheur du village.

L'homme à médecine de N'tombo-Mataka jouissait de la réputation d'un chirurgien très habile, opérant sans douleur. Sa science incontestée chez les noirs ; le nombre incommensurable de bien portants qu'il avait par persuasion rendus malades et guéris ensuite ; le chiffre indéfini de clients qu'il avait fait passer de vie à trépas avant l'heure ; des extractions de projectiles pratiquées par lui à l'aide de la succion seule, sans recourir à la moindre incision, avaient depuis longtemps acquis à ce praticien, pour lequel le qualificatif de charlatan ne paraît pas assez fort, un renom sans égal à cent lieues à la ronde, du marché de Manyanga aux centres populeux sis sur les rives du Stanley-Pool.

Accepter avec empressement l'intervention d'un aussi docte personnage fut ruse diplomatique fort bien jouée par Hanssens et Nilis.

Le docteur prévenu procède hâtivement, avant d'oser se montrer aux profanes, à son accoutrement : une coiffure composée de plumes d'aigle, de faucon, de coq de bruyère, de vulgaire poulet ; au cou, des colliers de grosses herbes, de verroterie et de corail ; autour des reins, une ceinture de becs d'oiseaux réunis par une corde, à laquelle sont appendus une centaine de petits sacs fétiches renfermant des pierres, des poudres, des os calcinés.

C'est simple, d'un goût douteux, mais imposant. Outre son attirail de fétiches, le docteur se munit de médicaments : herbes hachées du nom indigène de *mkouo*, et grands fruits ayant la forme de longs artichauts (*mpouvi*).

Puis, précédé de son élève, ou mieux de son aide-bourreau, personnage d'un abord très froid, ne possédant pour tout vêtement qu'un bonnet à plumes moins volumineux que celui de son maître, le docteur s'avance magistralement au milieu de la foule recueillie jusqu'à la place publique où le blessé l'attend entouré de ses compagnons.

Le docteur est un homme aux cheveux poivre et sel, détail insignifiant

si l'on veut, mais phénomène rare dans cette contrée; son extérieur vénérable et sérieux, son air de componction, conviendraient à tout docteur qui veut réussir dans l'exercice de sa profession.

En apercevant les blancs, l'homme à médecine fait une grimace significative; ces témoins intelligents semblent lui déplaire, il n'hésite pas cependant à commencer l'opération qui l'amène.

Des marmottages, des momeries, des contorsions et des chants improvisés dont les refrains sont répétés par son aide, sont l'invariable prélude de toute consultation du docteur de N'tombo.

Autour de lui, muets comme autant de carpes, se pressent les indigènes qui n'ont plus de regards pour les mundelés. Ces derniers font tous leurs efforts pour conserver leur sérieux, à la vue des grotesques pratiques du charlatan.

Les invocations, les exercices de chorégraphie et de plain-chant durent peu pour les spectateurs, mais beaucoup pour le patient.

Avec une sage lenteur le docteur procède à la préparation d'un breuvage particulier.

Point n'est besoin pour lui d'interroger le malade. L'homme à médecine est quelque peu sorcier à l'occasion; du reste ses médicaments, toujours les mêmes, sont censés guérir toutes les blessures, toutes les maladies.

Le *mkouo* haché est arrosé à grande eau; le docteur en presse le jus dans la paume de sa main; il boit trois gorgées de ce breuvage et en donne trois à avaler au client.

Puis il détache méthodiquement les feuilles supérieures du *mpouvi*, les place sur un feu de bois mort et les arrose d'eau. Il colle ensuite ce cataplasme sur le dos du blessé, qu'il frotte, à tour de bras.

Pas un dos, autre que celui d'un nègre, ne saurait résister à de pareilles frictions. Pas un de nos docteurs ou de nos infirmiers d'Europe ne possède de muscles assez puissants pour se livrer à de tels exercices: un seul client à soigner ainsi suffirait à les harasser.

Néanmoins, après ce massage formidable, les plombs rentrés dans la peau apparaissent sous l'épiderme. Effet des frictions et non vertu des herbes.

Alors, sollicitant l'attention de la foule, désignant du doigt le projectile qu'il va extraire, le charlatan en proie à des convulsions soudaines, prend un élan terrible, s'élanche sur le blessé, le saisit à bras le corps, le presse, l'exprime pour ainsi dire, et lui fait, n'importe où dans le dos, une succion énergique.

O métamorphose! l'opérateur se redresse et crache un gros morceau de cuivre... La partie de décharge qui avait atteint le blessé se composait de grains de plomb.

Les spectateurs se regardent ahuris; le docteur avait fait erreur! On l'avait prévenu qu'un Zanzibarite était blessé d'un coup de feu, on avait oublié de l'avertir que les projectiles étaient des petits plombs européens.

Un sourire d'incrédulité se dessine sur les lèvres des noirs assistants. Le docteur indigné, apostrophant les blancs, leur dit :

« Si vous m'aviez renseigné plus clairement, j'aurais extrait des grains de plomb. Je n'avais pour cela qu'à prononcer une autre prière. »

Invité gracieusement par Hanssens à recommencer l'opération, le chirurgien s'y refuse obstinément, il réclame ses honoraires : quelques mètres d'étoffe écarlate, et s'éloigne sans honte avec autant de dignité qu'il est venu; sa démarche en impose au public.

Les indigènes ne rient plus; leur confiance en l'homme à médecine se raffermît; leur foi en la science du praticien est plus inébranlable que jamais.

Le récit qui précède extrait d'une lettre d'un explorateur belge digne de foi, donnera aux lecteurs une idée de la valeur en tant que chirurgien de tout personnage appelé au pays des nègres : « l'homme à médecine. »

Chaque district possède un ou plusieurs de ces charlatans, comme celui de N'tombo Mataka, ils n'ont aucune science, il ne font jamais le diagnostic d'une maladie, mais toujours le pronostic; ils emploient les vertus de quelques herbes ou racines d'une façon empirique, et usent le plus souvent de ventouses.

La considération immense dont jouit l'homme à médecine auprès des nègres, donne à ce personnage une influence supérieure même à celle du devin; son avis prime dans la plupart des questions publiques.

Inutile d'ajouter que leur compétence en économie politique est aussi nulle que celle du charlatan de N'tombo dans ses fonctions de chirurgien.

Après son dernier exploit, le docte personnage escorté par la foule avait reçu tour à tour la visite des chefs désireux de le complimenter ou d'avoir des éclaircissements sur le miracle qu'il avait opéré; pendant ce temps-là, les blancs se morfondaient sur la place publique en attendant leurs hôtes.

Nilis, désireux d'utiliser ses loisirs, partit à la découverte dans le village de N'tombo.

Près du forum, sur la droite, un groupe d'arbres verts encadrait une construction ressemblant à une hutte indigène, mais ayant une face à grillages de tiges de palmiers. C'était le tombeau d'un makoko.

Par la face grillée on distinguait le monument élevé à la mémoire du

mort; il consistait en deux grosses et larges dalles superposées en escalier. La dalle supérieure supportait trois figurines en terre rouge s'efforçant de représenter : l'une, placée à droite, une femme enceinte; l'autre, au centre, un robuste mâle; celle de gauche, une jeune mère allaitant son enfant; sur la pierre inférieure reposaient des articles de ménage, vases, bouteilles vides, verres, couteaux de table, assiettes ébréchées, placés par des mains pieuses à la disposition de l'âme du décédé.



LE CAPITAINE HANSENS.

A gauche du mausolée, un crocodile colossal sculpté sur pierre, veillait, gueule béante, et semblant menacer ceux qui venaient troubler le dernier sommeil du makoko.

Plus loin, à la lisière du village, Nilis découvrit un superbe panorama. Des chaînes de montagnes courant parallèlement du nord au sud formaient comme un escalier gigantesque coloré de rouge, de noir et d'or, et se perdant dans le bleu pur du ciel.

Ça et là, sur ces gradins de quartz ou de granit, des touffes d'arbrisseaux, des dômes de verdure, marquaient les emplacements des villages.

Mais dans les rues de N'tombo-Mataka, le tambour bat, les trombes d'ivoire résonnent, le peuple et les chefs se rassemblent de nouveau sur le forum.

Hanssens, Nilis, Callewaert, reprennent leurs sièges respectifs et engagent la conversation avec les gros bonnets du pays. Le roi Makito n'est pas encore présent. Son absence permet à ses vassaux de déblatérer contre lui.

« Makito est trop petit chef, trop pauvre pour être notre roi, dit à Hanssens, un sieur don Gosi, conseiller habituel du souverain de N'tombo, Nous voulons le remplacer; aidez-nous dans cette tâche; nous vous présenterons tour à tour les candidats. »

Hanssens promet son appui; les noirs se retirent à l'écart pour délibérer.

Pendant ce temps, les blancs examinent les divers types indigènes. Il y en a de fort beaux; certaines physionomies rappellent aux Européens des amis de la patrie lointaine, des connaissances, des individus entrevus en Europe, quelque part, et dont on cherche le nom oublié.

Les poses académiques de certains assistants divertissent les étrangers; la mine rébarbative de l'un, la face réjouie d'un autre, l'air hébété d'un troisième, l'accoutrement, les occupations de la plupart des individus soumis à l'examen sont autant de distractions, d'études intéressantes.

L'un d'eux, un vieux à tête grise, assis à la turque non loin des blancs, tresse des herbes et fabrique un espèce de filet; parfois il interrompt son travail pour jeter un regard féroce sur Hanssens et Nilis, il marmotte dans sa barbiche des mots inintelligibles, en ébranlant d'un coup de poing convulsif le monument chevelu rattaché par un large ruban rouge qui orne sa tête d'une coiffure naturelle ressemblant à un bonnet de marmiton mal blanchi.

Enfin Makito revient, et devant l'auguste souverain les noirs n'osent plus affirmer leurs précédentes intentions.

Hanssens prie le roi de N'tombo d'accepter le drapeau de l'Association, de le planter sur son territoire, non pas comme gage de soumission, mais comme signe d'amitié.

Cette prière est tout d'abord rejetée. La suite de l'entrevue est peu ou point cordiale; Makito n'offre pas même à ses visiteurs le traditionnel malafou.

Le soir, à la nuit tombante, les habitants de Manyanga-Station, réunis sous la véranda du bâtiment principal, constataient l'insuccès de leur excursion au village de N'tombo-Mataka. L'interprète William, qui avait

épié les conversations des indigènes du village, affirmait aux agents de l'Association que Makito serait bientôt détrôné par les grands de l'endroit, tous favorables au protectorat des *mundelés*.

Peu après, en effet, un successeur de Makito plaçait sous la protection du drapeau de l'Association le district de N'tombo-Mataka.

Un échange fréquent de visites entre Hanssens, Nilis et les chefs des villages de la rive gauche voisins de Manyanga, amena l'apaisement de la contrée. Les indigènes affluèrent en foule à la station.

Chaque jour y amenait un contingent de visiteurs intéressés; les hommes, rois ou serfs y remorquaient des moutons, des chèvres, sous le fallacieux prétexte de faire des cadeaux au *mundelé*; les femmes, plus craintives, mais plus franches, venaient offrir contre remboursement les divers produits du pays, les *n'sodia*, sorte de fève blanche à noyau, qui, réduite en poudre et préparée à l'huile de palme, sert de condiment à une poule bouillie; du manioc, des arachides, des artichauts sauvages, des ignames, des petits poissons, etc. Elles acceptaient avec empressement des colliers de perles, des miroirs.

O les miroirs! que d'instant délicieux la plupart de ces noires filles d'Ève passent devant la surface polie qui reflète leurs plus divins sourires, leur extatique béatitude! La coquetterie n'est point l'apanage exclusif des Européennes qui se savent jolies; les explorateurs en Afrique ont toujours constaté que seules les négresses plus jolies que leurs semblables éprouvent une satisfaction inexprimable à se regarder dans un miroir.

Elles se mirent avec crainte tout d'abord, en se couvrant les yeux d'une main et glissant par les interstices habilement ménagés entre les doigts quelques furtifs regards sur le verre enchanteur. Puis, c'est toujours le premier pas qui coûte, elles s'enhardissent, découvrent leur visage, le rapprochent de l'appareil magique, le collent sur le verre, l'éloignent, sourient en découvrant une denture aiguisée, redeviennent sérieuses, préoccupées, attentives, adressent des compliments, des prières, des flatteries à ce fétiche nouveau genre, et s'absorbent tellement dans la contemplation béate des reproductions variant selon le jeu de leurs physionomies, qu'elles en oublient et le temps qui s'enfuit, et les témoins indiscrets blancs ou noirs qui épiant avec complaisance chacun des mouvements gracieux ou étonnés de ces noires Psychés.

Aujourd'hui, sur les bords du Congo, les jolies négresses peuvent rendre des points à nos coquettes pour la patience complaisante avec laquelle elles savent rester des heures devant un miroir.

Ces visites et les distractions qu'elles amènent rompent la monotonie de

l'existence des Européens stationnés à Manyanga ; elles sont toutefois impuissantes à faire oublier aux blancs leur éloignement de la mère patrie, les désagréments multiples de leur résidence.

Manyanga-Nord est une des stations dont le séjour fut et est redouté de tous les agents de l'Association. Hanssens, Nilis et Urban y connurent toutes les douleurs des fièvres intermittentes, et tous les horribles insectes dont les piqûres causent autant de plaies dégénérant en ulcères.

Un matin, c'est un bourdonnement de deux grosses mouches noires, nommées *maniégon* en langage indigène, une sorte de guêpes au dard venimeux qui, réveille Nilis ; après midi, à l'heure de la sieste, Urban trouve son traversin occupé par un ignoble centipède ; dans la nuit, Hanssens est brusquement réveillé au contact visqueux d'un scorpion ; chaque instant de repos est troublé par la présence de l'un ou l'autre de ces êtres malfaisants, mouches, moustiques, scarabées, serpents, etc., fléaux abominables des latitudes tropicales.

Le 26 août, une nouvelle vexatoire parvint aux habitants de Manyanga. Le *Royal*, guetté depuis plusieurs jours par les blancs, fut signalé dès le matin par les travailleurs kabindas, aux cris de *seyloo! seyloo!*

Bientôt le steamer mouillait dans la crique ; le capitaine Anderson escadait la montagne et annonçait à ses amis qu'en raison du naufrage de la malle anglaise l'*Ethiopia* dans les parages de Banana, un retard s'imposait dans la remise des correspondances.

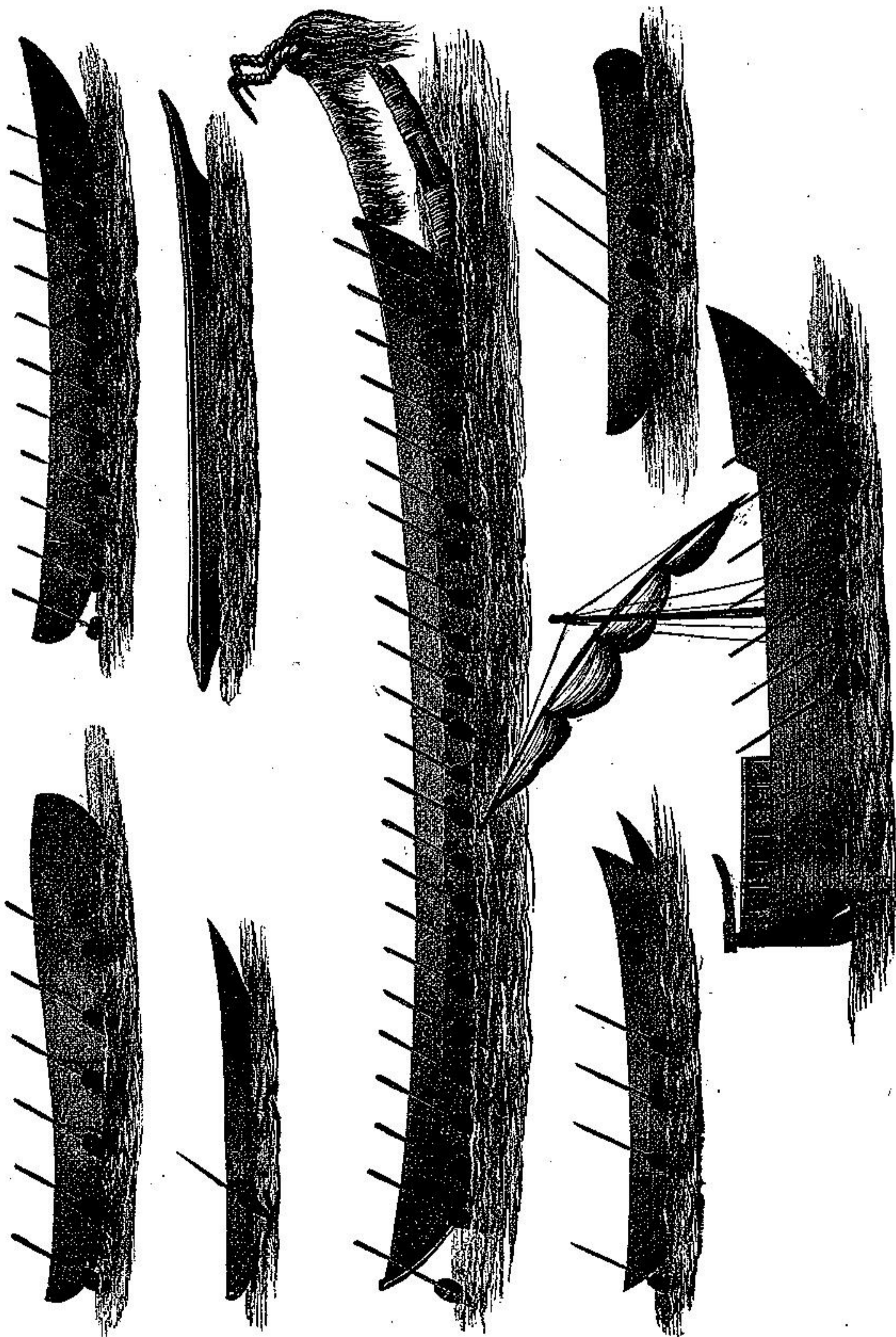
Pas de lettres ! Tous ceux qui ont voyagé dans les contrées lointaines comprendront ce que ces trois mots contiennent de tristesse et de découragement.

L'absence de nouvelles impatiemment attendues par des exilés était encore un des nombreux châtiments immérités infligés par le destin cruel aux vaillants pionniers qui avaient abandonné, sans pouvoir les oublier, l'Europe et toutes les délices de la vie civilisée, pour errer loin de leur patrie sans autre objet que de se dévouer au grand œuvre de civiliser le continent noir.

On se lamente, on déplore les conséquences du naufrage ; puis on espère, on bâtit des châteaux en Espagne sur l'arrivée du prochain courrier.

Le *Royal* repart pour Issanghila emportant, lui, un chargement considérable de lettres adressées par les blancs à leurs parents, à leurs amis d'Europe ; les colons de Manyanga cherchent ensuite dans l'accomplissement de leur tâche un palliatif au déboire de la veille.

Les occupations de Nilis, chef de Manyanga, nécessitaient, comme celles



CANOTS ET PAGAIES INDIGÈNES.

de tous les commandants de stations, des connaissances variées et multiples et un esprit ingénieux, inventif.

Il devait augmenter sur des plans donnés les biens immeubles de la station, mettre en culture les terrains avoisinants, instruire ses hommes dans le métier des armes, entretenir avec les chefs indigènes des districts limitrophes des relations de bonne amitié, correspondre avec les agents supérieurs de l'Association, tant ceux résidant en Afrique que ceux domiciliés en Europe; être en un mot à la fois architecte, agriculteur, commandant de troupes, administrateur, intendant, etc., etc.

En qualité d'architecte, Nilis faisait élever sur le plateau de Manyanga des maisons de brique, rappelant par la forme et la couleur la brique fabriquée en Europe, mais de dimensions triples.

Ces moellons étaient confectionnés à Manyanga même par les travailleurs noirs sur les indications de Nilis; ils remplaçaient avantageusement les matériaux végétaux indigènes précédemment employés dans les constructions.

Comme agriculteur, le lieutenant avait dirigé les défrichements des terrains cultivables acquis à l'Association; des champs de manioc, de sorgho, de bananiers, succédaient peu à peu sur le plateau et les flancs de la montagne aux espaces jadis couverts d'une végétation maigre et inutile.

Nilis, officier, avait fait autant de soldats de tous les hommes composant son personnel noir. Zanzibarites, Krouboys, Kabindas, manœuvraient en peloton aussi bien que des vétérans d'un régiment d'Europe, et se perfectionnaient chaque jour dans le maniement, l'entretien et le tir des fusils de guerre. Les uns et les autres, faisant à tour de rôle partie des caravanes reliant Manyanga au Stanley-Pool, étaient rompus aux fatigues de la marche, à la vie du camp, aux émotions de l'alerte.

Manyanga-Station, protégé naturellement par sa situation topographique et les quelques travaux de défense militaire ébauchés par Harou et terminés par Nilis, pouvait avec sa garnison défier toutes les attaques, toutes les tentatives d'assaut des hordes indigènes.

De toutes les fonctions dont Nilis s'acquittait à merveille, il en était une surtout qui faisait l'objet de ses plus vives préoccupations.

Nilis intendant, chargé d'assurer le ravitaillement d'un corps de troupes relativement considérable, regretta bien des fois de ne point posséder la vertu des miracles, le don de multiplier les rations expédiées d'Europe aux défenseurs de Manyanga.

L'Association n'hésitait assurément pas devant la dépense d'argent, surtout lorsqu'il s'agissait de nourrir ses agents en Afrique, mais en raison de

causes involontaires, cas de force majeure comme le naufrage de l'*Ethiopia*, les envois de vivres, riz, conserves et autres comestibles n'arrivaient pas toujours assez promptement au gré des désirs et des besoins à leurs destinations respectives. Quelquefois même les aliments parvenaient en si mauvais état de conservation, que les destinataires eussent préféré ne les point recevoir.

En conséquence, il fallait compter le plus souvent sur les seuls produits indigènes, produits dont l'obtention était toujours aléatoire.

Par cupidité, les nègres exigeaient de la moindre denrée un prix inabordable; à certains moments, ils fermaient par caprice, l'accès de leurs marchés, ils coupaient littéralement les vivres aux blancs et au personnel des stations.

En de telles occurrences, Nilis intendant faisait appel à toute sa diplomatie. Après des pourparlers, des palabras sans fin, il réussissait à ravitailler la garnison, toujours trop tard pour les estomacs affamés, toujours conformément aux lois de la morale et de l'équité.

Si nous notons ici ces petits côtés de l'existence de nos pionniers en Afrique, c'est pour faire connaître chacune des admirables qualités qu'ils ont dû posséder pour lutter contre les difficultés inhérentes aux entreprises dans les régions équatoriales, et contre certaines fautes d'organisation indépendantes de la volonté des promoteurs de l'œuvre.

Indépendamment de ces occupations à Manyanga, Nilis, comme nous l'avons dit, visitait les chefs des districts du voisinage, passait avec eux des conventions, soit pour la cession d'une partie de leurs territoires et de leurs droits souverains à l'Association, soit pour les déterminer à fournir à la station des contingents de travailleurs indigènes.

Certes quelques-unes de ces conventions prêtent matière à discussion et dans le fond et dans la forme : elles ont été critiquées à outrance par les rivaux de l'Association internationale; mais elles ressemblent à toutes celles que l'on passe journellement avec les nègres et dont tous les gouvernements reconnus portent la responsabilité. On se taille en Afrique un royaume à bas prix, financièrement parlant.

La France au Sénégal a acquis des domaines immenses pour quelques litres d'eau-de-vie, des cotonnades, des fusils; la valeur des traités passés au continent noir ne dépend pas de la bonne volonté des nègres, mais bien du pouvoir qui les propose et sait les faire respecter.

